

Le XXI^e siècle sera théologique

Jean-Marie de Bourqueney et Antoine Nouis sont deux théologiens qui ne sont pas universitaires et qui ont un solide enracinement pastoral. Le premier se revendique libéral, le second refuse d'être défini par une tendance, mais fréquente actuellement une église mennonite.

Dans l'introduction de son discours de Suède, lors de la réception de son prix Nobel de littérature, Albert Camus a dit : « Un sage oriental demandait toujours dans ses prières que la divinité voulût bien lui épargner de vivre une époque intéressante. Comme nous ne sommes pas sages, la divinité ne nous a pas épargnés et nous vivons une époque intéressante. » En accord avec l'écrivain, nous pouvons dire que nous vivons une époque qui témoigne de notre manque de sagesse.

Dans un livre déroutant, la théologienne épiscopaliennne Phyllis Tickle relève que dans les trois millénaires qui viennent de s'écouler, une césure importante est apparue tous les cinq cents ans¹.

- En mille avant notre ère, l'instauration de la royauté, la tentative d'unification des tribus en un peuple, la construction du temple.
- Au VI^e siècle, la destruction du temple et l'exil qui a été un temps de reconfiguration religieuse en dehors de la terre mère.
- L'événement Jésus-Christ comme aboutissement d'un processus d'incarnation. Le divin se fait humain. Dieu meurt sur une croix.
- V^e siècle, chute de l'Empire romain d'occident, concile de Chalcédoine qui pérennise une certaine christologie.
- XI^e, grand schisme qui a installé définitivement la papauté en Occident et qui a été à l'origine des croisades.
- XVI^e, la réforme qui est la traduction dans le champ religieux des changements portés par la Renaissance.
- XXI^e ? Nous savons bien que nous vivons un changement majeur. Le définir est l'enjeu de ce débat. Pour lancer une hypothèse, Walter Hollenweger a écrit que le pentecôtisme est le seul mouvement qui dans l'histoire de l'humanité est passé de zéro à plus cinq cents millions de membres en moins d'un siècle.

Cette analyse mériterait d'être affinée, mais la notion de cycle est troublante. Est-ce un hasard, une pensée magique, une main invisible ou une évolution sociologique qui veut qu'un cycle de cinq cents ans corresponde à la vie d'une nouvelle organisation ?

¹ Phyllis Tickle, *The great emergence, how christianity is changing and why*, Grand Rapid, Baker Books, 2008.

De nos dialogues, nous avons pointé trois enjeux qui interpellent singulièrement l'Église et la théologie au XXI^e siècle.

La quête de sens face au chaos

Il y a encore cinquante ans, la société française était structurée par deux réseaux de socialisation qui proposaient une compréhension du monde à travers des mouvements de jeunesse, une presse, des lieux de formation et de militance. C'était le parti communiste et l'Église catholique. Ces réseaux n'ont pas été remplacés, ce qui a été générateur de solitude. Le libéralisme économique a isolé les individus qui se retrouvent seuls, seuls face à leur travail, à leur consommation et à leur ordinateur. Il en résulte un sentiment de vide et de chaos. La crise des gilets jaunes peut s'analyser comme une revendication spirituelle qui interroge les Églises.

Les nouveaux modes de communication

Régis Debray a appelé *médiologie* la science qui analyse les phénomènes culturels comme la religion, l'art ou la politique dans leur rapport avec les moyens de transmission et de transport². Pour prendre un exemple que les protestants connaissent bien, s'ils se considèrent comme les enfants de Luther, c'est essentiellement grâce... à Gutenberg. Or nous quittons la sphère Gutenberg pour entrer dans l'ère Zuckerberg. Si le rapport au livre fait partie de l'ADN du protestantisme, son message peut-il se dire sur d'autres supports ?

Les défis de la mondialisation des religions.

Jean-Paul Willaime a travaillé le concept d'ultramodernité pour analyser notre époque. Elle est caractérisée par une logique d'incertitude à la différence des certitudes de la modernité, accompagnée d'une mondialisation du fait de la relativisation des frontières politiques, culturelles et religieuses. Dans le domaine des religions, cela se repère dans une interpénétration entre le christianisme et l'islam – notamment suite aux phénomènes migratoires – qui suscite en réaction des crispations identitaires.

Face à ces trois défis, nous avons chacun posé quelques pistes de réflexion pour le siècle qui vient de s'ouvrir.

La quête de sens face au chaos

Antoine : Une théologie bonne

La première des 95 thèses de Luther disait que « Dieu a voulu que la vie tout entière du fidèle soit une pénitence. » Le mot pénitence a été traduit par conversion, aujourd'hui on parle de changement de comportement. En permanence nous devons réinterroger nos paroles et nos comportements pour les rendre plus fidèles à l'Évangile.

Le fondement de la Réforme est que la grâce est première et que devant Dieu nous sommes *saints, irréprochables, inattaquables* pour reprendre les termes de l'épître

² Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000.

aux Colossiens³. La question est de savoir comment cette parole peut être entendue et reçue de nos jours. Il ne suffit pas qu'une parole soit dite pour être crédible, il faut aussi qu'elle soit incarnée.

Alphonse Maillot disait qu'il ne suffit pas d'avoir une bonne théologie, encore faut-il avoir une théologie bonne, c'est-à-dire qui fait du bien. Où sont les lieux où, dans nos Églises, les hommes et les femmes peuvent se faire du bien ?

En écho à notre lecture de la modernité, l'Église se doit de repenser sa vie communautaire à partir de cette parole première : comment témoigner et habiter cette compréhension de la grâce face aux situations de solitude ? Une réponse se trouve dans la présence de petits groupes (ou églises de maison, ou groupes de partage, ou ecclésiologies ou...) qui soient des lieux d'écoute, de parole et de partage.

Jean-Marie : Une théologie de la jubileance

Le théologien Paul Tillich fit la remarque que, dans l'histoire, les discours sur le salut étaient construits comme des réponses à l'angoisse d'un temps. À l'omniprésence de la mort au Moyen Âge, l'Église répond en surenchérissant sur les discours de l'au-delà. L'imagerie du paradis, et surtout celle de l'enfer, se renforce. Au 20^e siècle, Paul Tillich analyse l'angoisse comme étant celle de l'absurde, du vide de sens. C'est aujourd'hui encore vrai sans doute. On pourrait y ajouter une angoisse de l'avenir. Tous les discours sur l'avenir sont essentiellement sur le mode négatif, tant pour la planète que pour l'avenir de notre économie, de notre société, et, du coup, de nos enfants.

Je me situe dans la perspective de la théologie du processus, que je cherche à traduire par « théologie de la jubileance ». Il me semble que notre discours théologique doit épouser la structure de Genèse 1 : du chaos à l'harmonie. Ce texte mythologique nous parle de la condition du monde et donc de l'être humain. De plus, cette création repose sur une « séparation » successive, une sorte de tri. Or, le sentiment de beaucoup de nos contemporains est que l'existence est dominée par le chaos. Il nous faut investir cette question du sens pour « trier », « créer », et ne pas se contenter d'être des fétus de paille ballotés au vent d'une existence subie. N'abandonnons pas l'espérance ! Je ne crois pas en un Dieu marionnettiste de nos vies, mais en un Dieu promoteur de sens.

Les nouveaux modes de communications

Antoine : Un évangile 2.0

Les rendez-vous de la pensée protestante ont lieu quelques dimanches après la Pentecôte. Dans le livre des Actes des Apôtres, l'Esprit saint a été un immense communicateur en traduisant la parole des apôtres dans la langue maternelle de ses auditeurs. Dans tout processus de traduction, il y a mutation du sens, mais une parole ne peut être reçue si elle ne se dit pas dans une langue qu'on comprend.

³ Col 1.22.

Le champ du 2.0 est une nouvelle langue que certains ont définie par le terme de liquidité. Pour Zygmunt Bauman, la liquidité se définit par la disparition des certitudes et des concepts clairs et distincts, par des existences précaires et fragmentées. Comment l'évangile peut-il se dire dans cet univers ? C'est tout un travail de traduction qui est nécessaire pour que le message de l'Évangile se dise dans cette langue.

Les Pères de l'Église ont relevé le défi de dire la bonne nouvelle dans les catégories de la pensée grecque, il appartient à notre génération de la dire dans les catégories de la pensée numérique. C'est le défi qu'essayent de relever les théologiens du mouvement de l'Église émergente qui parlent d'un post-protestantisme qui dépasse les clivages traditionnels.

Jean-Marie : Des opportunités et des risques

Souvent, on emploie l'expression « religions du livre », pour parler des trois religions sœurs que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam. Or l'expression est insuffisante. Nous devrions dire « les religions de l'interprétation du livre ». Car la construction des religions se fonde sur une herméneutique des textes fondateurs. Mais notre réalité est en train de se modifier. Quelle est la part d'un livre dans notre vie d'aujourd'hui ? Il ne suffit pas de mettre la Bible sur une application pour téléphone pour répondre au défi de la révolution numérique.

Comme théologien libéral, je cherche à faire dialoguer le texte biblique avec le temps présent, avec la culture et la raison. Or il me semble qu'aujourd'hui notre rapport au texte biblique est interrogé. Il ne suffit de déplorer une perte de culture biblique, mais plutôt d'inventer un nouveau rapport aux textes, non plus dans une religion « verticale » (Dieu, la Bible, le lecteur), mais une religion « triangulaire » où la Parole passe par des rencontres réelles. C'est en revalorisant la notion de communauté que nous pourrions y parvenir. Les réseaux sociaux sont un outil, mais pas un but. La foi passe par la rencontre humaine, en vérité. Il nous faut avoir un discours « critique » sur les moyens de communication, au vrai sens du mot : en discerner les opportunités, comme en dire les risques.

Les défis de la mondialisation des religions

Antoine : La chasse aux monstres

À l'heure de la mondialisation des communications, la théologie ne peut plus se penser en dehors de la relation avec les autres façons de croire. Si le fondement de la démarche éthique interroge la façon dont j'entre en relation avec l'autre dans sa différence, il y a aussi une éthique de la théologie.

Trois remarques.

Il faut honorer les différences. Depuis Babel, nous savons que l'uniformité est totalitaire. S'il y a une leçon de l'histoire qui est universelle, c'est que chaque fois qu'une religion s'est trouvée en situation hégémonique, elle s'est dénaturée. Cette loi ne souffre à ma connaissance aucune exception.

Dans la suite de l'appel de Luther à la pénitence, nous devons garder les yeux ouverts sur les monstres qu'a générés notre propre tradition. Une pensée peut

s'appréhender par ses sommets, mais aussi par les monstres qu'elle génère et par la résistance qu'elle oppose à ces derniers.

Le dialogue nous oblige à préciser ce que nous mettons derrière le mot Dieu. Dans la tradition chrétienne, il a été pensé à travers la Trinité. Entre une adhésion aveugle et une critique de principe, ne faudrait-il pas repenser ce concept. Le faire dans une perspective non fioliquiste peut être d'une belle fécondité pour laisser un espace à d'autre façon d'appréhender Dieu dans notre théologie.

Jean-Marie : Le chérissenent de la diversité

Le christianisme est mondialisé, parce que c'est sa vocation initiale. Mais, dès les origines, l'Église hésita entre deux modèles d'universalité, fondés sur deux mots grecs, « *oikouménè* » et « *katholikos* ». Le premier terme, issu du vocabulaire politique, désignait l'extension du territoire de l'Empire romain. C'est donc une vision de conquête. Nous devons étendre notre Église dans le monde. Le second désigne, à l'inverse, un universel à accueillir localement. Chaque communauté locale, est visage, parabole de l'universel⁴.

Mais aujourd'hui, la situation est sans doute nouvelle. Les religions ne sont plus réparties par blocs identifiables à un territoire, mais chacune est mondialisée. Comment réagir ? Dans une position défensive, voire de reconquête en faisant entrer nos religions dans le jeu pervers de la concurrence ? Ou, au contraire, vivre cette universalisation comme une occasion d'accueil et de rencontre.

Comme théologien libéral, je n'aime pas l'uniformité de la pensée. Je chéris la diversité des convictions comme une occasion de devenir moins bête par une pratique assidue du dialogue. Comme chrétien, je ne suis pas détenteur de la Vérité. Celle-ci est pour moi en Christ. Je suis donc partenaire, interprète de la Vérité. Nos relations seraient plus apaisées si nous nous rappelions cette réalité fondatrice.

⁴ Pour aller plus loin sur ce point : David Meyer et Jean-Marie de Bourqueney, *Le Minimum humain*, Lessius, 2010.